

LA REINE D'YVETOT,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DAVESNE ET ALZAY,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des VARIÉTÉS,
le 18 Janvier 1849.

PERSONNAGES.

GAUTHIER, compère du roi défunt.
FRIDOLIN, chancelier.
ETIENNE, }
PACOME, } ministres.
HUBERT, }
BABYLAS, amoureux de Jeanne
LAMARMOTTE, garçon de ferme.
UN DOMESTIQUE.
ROBERTE
JEANNE
LA MÈRE REMY, fermière
DEUX DAMES D'ATOURS
DEUX GARDES
PAYSANS, PAYSANNES

ACTEURS.

MM. DUSSERT.
LECLÈRE.
CHARIER.
GALLIN.
ERNEST.
KOPP.
VONLATUM.
RHÉAL.
Mlles DELORME.
CÉNAU.
PÉLAGIE.

La Scène se passe, vers 1600, dans la ferme de Motteville, près d'Yvetot.

NOTA Les indications de droite et de gauche sont prises de la salle.

La grande salle de ferme, tout ouverte au fond sur une cour. Porte à droite au deuxième plan; fenêtre du même côté, troisième plan. A droite sur le devant, une table et un fauteuil en paille. A côté de la table, une tablette est fixée au mur. A gauche, premier plan, une autre table sur laquelle, entre autres objets, est un bonnet de coton. Au deuxième plan, une grande cheminée. Troisième plan, un grand buffet. Chaises de paille. Un tablier de cuisine est pendu à côté du buffet.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE, puis ROBERTE.

Au lever du rideau, Jeanne est assise à gauche et coud un tablier. On entend du dehors le chant du coq et le bruit que font les employés de la ferme, qui parlent dans la cour. Roberte arrive du fond à gauche, et a l'air de donner des ordres à un valet de ferme qui porte un sac et traverse de gauche à droite; alors elle entre en scène, et va à la fenêtre de droite qu'elle ouvre.

LA MARMOTTE, en dehors.

Oh! uh! eh! p'tit! aïe donc, saignant!

VOIX DE FEMME, en dehors.*

Attends, toi, noirotte, si j'y vas.

ROBERTE (à la fenêtre.)

Donnes-y donc un coup de gaule, Marianne: elle est mauvaise comme tout, la noire. (Appelant.) Lamarmotte! Lamarmotte!

LAMARMOTTE, en dehors.

De quoi?

* Jeanne, Roberte.

ROBERTE.

Vas-tu, à c'matin, à la grande pièce de luzerne?

LAMARMOTTE, en dehors.

Oui.

ROBERTE.

On mettra le tréfle en javelle... On l'ra les javelots à la remontée.

LAMARMOTTE, en dehors.

Bon! (Il chante, et sa voix se perd dans l'éloignement.)

ROBERTE, quittant la fenêtre, et allant prendre sur un baquet près du buffet du linge qu'elle vient plier sur la table à droite. Eh ben! Jeanne, est-ce que tu ne vas pas battre le beurre à c'matin? (Elle va serrer le linge dans le buffet au fur et à mesure qu'elle l'a plié.)

JEANNE, cousant.

Non, c'est ma tante qui l'battra.

ROBERTE.

Et Simon, est-ce qu'il ne v'pas à Yvetot?... C'est jour de marché aujourd'hui... faut compter c'qu'il emporte.

JEANNE.

J' n'ai pas le temps.

ROBERTE.

Qu'est ce que tu fais donc là ?

JEANNE.

Mon tablier donc... c'est-y pas demain fête ?

ROBERTE.

Coquette, va !... tu n'penses qu'à t'atifoler, et tu m' laisses faire tout l'ouvrage... pas gênée, toi !

JEANNE.

Pourquoi qu'tu travailles tant ?

ROBERTE.

Pour aider à ma nourrice, donc, c'tte bonne mère Rémy.

JEANNE.

Ma tante?... mais elle a encore bon pied, bon œil .. et elle le dit elle-même : cette petite enragée d' Roberte n'veut rien m'laisser à faire.

ROBERTE.

Ça, c'est un peu vrai, qu'j'aime à me mêler de tout, à surveiller, diriger, commander... J'tiens ça d'ma pauvre défunte marraine.

JEANNE.

Mam'zelle Jeanneton, la fille d'honneur d'not feu roi d'Yvetot.

ROBERTE, avec sentiment.

Dieu venille avoir son âme ! j'l'aimais tant, ma marraine ! et elle aussi, elle m'aimait !

JEANNE.

Elle t'aimait ! elle t'aimait ! Je n'vois pas c'qu'elle a tant fait pour toi.

ROBERTE.

Est-ce que ce n'est pas elle qui m'a tenu lieu de famille?... puisqu'on dit comme ça que je n'ai jamais eu ni père ni mère.

JEANNE.

C'tte bêtise !

ROBERTE.

J'veux dire qu'on n'm'en connaît pas ; marraine Jeanneton m'a recueillie, c'est elle qui m'a confiée, toute petite, à la mère Rémy.... et, si elle n'était pas morte à l'étranger, elle m'aurait assuré une position, c'est sûr. La preuve c'est qu'elle avait intéressé à moi notr' bon sire, qui vivrait peut-être encore, s'il n'avait pas quitté Yvetot....

JEANNE.

Pour aller consulter les plus savants médecins de Paris.

ROBERTE.

Oui... mais une fois entre les mains d'ces fameux docteurs, il n'en est pas revenu... Ma marraine l'aimait trop pour n' pas mourir de sa mort (avec chagrin). Et, d'puis c'temps-là, je n'les ai plus vus ni l'un ni l'autre.

JEANNE.

C'est une perte.

ROBERTE.

Pour tout le monde... mais encore plus pour

moi. L'bon roi, combien d'fois n'est-il pas venu m'voir, en faisant sa promenade à âne... et alors il m'embrassait, en disant à ma marraine : Nous marierons bientôt c'tte jolie fille-là, Jeanneton, et je me charge de la dot. Dam, moi, ça m'donnait des idées ; je m'voyais déjà à la tête d'une belle ferme comme celle-ci, et y commandant en maitresse, mais pour mon compte, c'tte fois.

JEANNE, riant.

Ah ! ah ! ah ! faut avouer qu'tes pas ambitieuse. Moi qui n'ai pas une fille d'honneur pour marraine, j'espère bien un jour être autre chose qu'une simple fermière.

MÈRE RÉMY, en dehors.

Jeanne ! Jeanne !

ROBERTE.

Tiens, c'est nourrice qui t'appelle.

JEANNE.

Quel ennui !

MÈRE RÉMY, en dehors.

Allons donc, Jeanne !

JEANNE, se levant.

J'y vas, ma tante, j'y vas. (A Roberte). Tiens, v'la c'que c'est que d'être fermière, faut toujours travailler, au lieu que quand on est une grosse bourgeoise de la ville...

ROBERTE, qui a fini de ranger son linge, venant près de Jeanne

Oui, c'est avec ces idées là qu'tu désespères ton amoureux... Tu n' l'aimes, donc pas ?

JEANNE.

Si, j'l'aimerais bien... mais...

ROBERTE.

Mais... quoi?... Qu'est-ce qui manque donc à c' pauvre garçon ?

AIR : Mon père était pot.

Il est si gentil Babylas !
Puis c'est nu' si bonne âme !

JEANNE.

S'il avait d' l'argent, je n' dis pas
Que je n' s'rais pas sa femme.

Mais j'aim' les grandeurs,
L'éclat, les honneurs,
J'aime tout c' qui vous affiche,
Et pour moi, je l' dis,
De tous les maris
L' plus gentil c'est l' plus riche.

MÈRE RÉMY, en dehors.

Allons donc, Jeanne !

JEANNE, courant.

Me v'là ! me v'là ! (Elle sort par le fond à droite)

SCENE II.

ROBERTE, seule.

Décidément, j'en suis pour c'que j'en ai dit.... Elle aime Babylas tout juste assez pour le faire mourir de chagrin... Il va v'nir encore se plain-

dre à moi... Mais à force de l'consoler, de l'plaindre, j'm'y suis attachée, à c'garçon !. je l'aime, moi!...

SCENE III.

ROBERTE, BABYLAS.

BABYLAS (*entrant par le fond à droite, à la cantonnade*).

Non ! non ! non ! non ! non !

ROBERTE, à part.

Le voilà !

BABYLAS, à la cantonnade.

C'est-à-dire si, si, si, si, et, puisque tu l'veux, Jeanne, prends qu' c'est fini, archi-fini.

ROBERTE, à part.

Que dit-il ?

BABYLAS, descendant la scène en sanglotant.

Ah ! ah ! ah !

ROBERTE, lui essuyant les yeux.

Voyons, Babylas, qu'y a-t-il encore de nouveau ?

BABYLAS.

C'est l'même nouveau qu'hier, qu'avant-zhier, qu'après-demain, qu'la semaine prochaine... La Jeanne n'veut pas m'aimer.

ROBERTE, avec joie.

Tant mieux !

BABYLAS.

Tant mieux?... Pourquoi qu'tu dis tant mieux ?

ROBERTE.

Eh ben ! parce que j'trouve très heureux... pour toi, d'savoir une bonne fois à quoi t'en tenir.

BABYLAS.

J'te remercie bien. Et m'donner mon congé juste au moment où j'ai dépensé tout c'que j'avais pour lui plaire ! Ça, c'est positif; avant d' l'aimer, j'avais quatre bœufs.

ROBERTE.

Pourquoi qu'tu n'les as plus ?

BABYLAS.

J'les ai vendus... Des bêtes qu'avaient été élevées avec moi, dont j'étais le frère, pour ainsi dire... Mais Jeanne a voulu que je me fasse de l'argent, pour aller à la ville, y devenir savant et prendre de jolies manières... J'suis été à la ville, j'm'ai rendu savant, et j'ai pris d'jolies manières.

ROBERTE.

Ca s'voit ben.

BABYLAS.

Eh ben ! elle n'est pas encore contente... Elle s'plaint de tout, elle méprise tout, et elle n'm'aime plus... (*Il pleure.*)

ROBERTE.

Y n'faut pas s'désespérer comme ça... Si Jeanne n' t'aime plus, bêta, il y a encore dans l'pays d'autres jennes filles qui s'f'ront un vrai plaisir...

BABYLAS.

De m'venger d'son infidélité?...

ROBERTE, timidement.

Ca s'pourrait.

BABYLAS.

Laquelle?... Ah ! dis-le-moi, que j'l'épouse tout de suite. (*Il remonte.*)

JEANNE (*passant à droite.*)*

Dam ! Babylas, c'est pas à moi à t' la nommer. Cherche ! cherche !

BABYLAS, redescendant à gauche.

Cherche... cherche... c'est pas déjà si facile... Attends... j'y suis...

ROBERTE.

C'est ben heureux !

BABYLAS, lui prenant la main.

J'la tiens !

ROBERTE.

Ah !... tu l'as devinée !...

BABYLAS.

C'est Baboleine la Rousse.

ROBERTE, retirant sa main.

Baboleine ?

BABYLAS.

V'là une femme qui f'ra joliment mon affaire... une belle femme !

ROBERTE.

Oh ! ça, oui, une belle femme ! Elle a au moins la tête de plus qu'toi !

BABYLAS.

Oh ! oui, au moins.

ROBERTE.

Dimanche dernier, tout l'monde riait d'te voir danser avec elle : t'avais l'air d' sortir d'sa poche... Vrai, j'en étais humiliée pour toi... ça te faisait perdre ta dignité !

BABYLAS.

Ah ! mais, je n'veux pas d'une femme qui m'f'rait perdre ma dignité... Ah ! Madeleine !... elle est p'tite, elle, et gentille !

ROBERTE.

Ah ! oui, elle est gentille... et, si elle ne louchait pas...

BABYLAS.

Oui, c'est vrai, elle louche.

ROBERTE.

C'qu'est désagréable pour un mari.

BABYLAS.

Pourquoi ?

ROBERTE.

Tu n'saurais jamais si c'est à toi ou à ton voisin qu'elle fait les yeux doux.

BABYLAS.

C'est encore vrai... mais... il y en a d'autres... la meunière...

ROBERTE.

Oh ! une veuve !

BABYLAS.

La belle Clémence, Nanette, Justine, la fille à Claude.

* Babylas, Roberte.

ROBERTE.
Oh ! il n'en manque pas, mais...

BABYLAS.
Mais quoi ?

ROBERTE.
Oh ! rien ! rien !

BABYLAS.
Oh ! si ! oh ! si ! dis-moi c'que tu sais.

ROBERTE.

AIR nouveau de M. Plantadé.

Dam ! c'est pour te plaire,
Pour te satisfaire ;
Car moi j' n'y tiens guère ;
Mais j' dirai tout haut
Que mam'selle Justine,
Qui toujours badine,
Tourmente et lutine
Not' voisin Charlot.
J' sais qu' la meunière,
Qu'est si sévère,
N' fait pas la fière
Avec son grand valet ;
Eli' l'encourage
A faire l'ouvrage
Qu' ton mari faisait.
Je sais qu'on elabaude
Sur la fille à Claude,
Et qu'on voit d' la fraude
Dans c'tte maison-là...
Qu' son père, qu'elle attrape,
Quand le vin le tape,
S'endort sous la nappe...
Eli' profite d' ça.
La belle Clémence
Vante la constance....
C'est là, je pense,
De beaux sentiments....
Mais c'tte d'moiselle,
Qu'est si fidèle,
Jou' d' la prunelle
Avec trois amants.
Si j' n'étais discrète,
J' dirais que Nanette
Joue à la cachette
Avec le p'tit berger.
Où, j' les ai vus rire,
Et mêm' j'ai vu pire....
Mais je n' veux pas l' dire....
Ne m' fais pas parler.

BABYLAS.

Ah ben ! c'est fini.... tu vois bien qu'il n'y en a pas une seule qui m'convienne dans tout l'vil-lage. (*Il remonte.*)

ROBERTE, à part, passant à gauche.
C'est comme tu fait exprès, il n' pense pas à moi.

BABYLAS, redescendant à droite.*

Et puis, d'ailleurs, avec toutes celles-là il faudrait rester paysan.

ROBERTE.
Eh ben ?

BABYLAS.
Eh ben ! depuis qu' Jeanne m'a mis des idées dans la tête, j'suis devenu ambitieux aussi, moi.

* Roberte, Babylas.

ROBERTE, à part
Ah ben, s'il est ambitieux, il n'y a plus d'es-poir.

BABYLAS.
Enfin, c'est égal, j'vas réfléchir à tes bons conseils... tout en allant à la ville, j'vas chercher encore.

ROBERTE.
Peut-être finiras-tu par trouver.

BABYLAS.
Qu'tes donc bonne de t'intéresser, comme ça, à moi.

ROBERTE, avec intention.
C'est que je t'aime, moi.

BABYLAS.
Oh ! ça, comme une sœur, je l'sais bien.

ROBERTE.
Comme une sœur... comme une sœur... faut pas s'barrer l'esprit comme ça avec une idée... on n'avance pas... faut aller un peu plus loin.

BABYLAS.
T'as raison; adieu, Roberte. (*Il remonte.*)

ROBERTE.
Tu t'en vas ?

BABYLAS, redescendant.

AIR: Du Dieu des bonnes gens.

Où j'vas chercher, sans tarder davantage ;
J'peux tout d'viner, grâce à certain moyen.

ROBERTE.
Mais tu pourrais, sans sortir du village,
Connaître cell' qui le voudrait du bien.

BABYLAS.
Non, car sur moi, c'est chose positive,
L'grand air agit, qu'on n'peut s'imaginer,
C'est en m'prom'nant, moi, que l'esprit m'arrive.

ROBERTE.
Eh ben ! va donc t'prom'ner ! (*bis.*)

(*Babylas sort par le fond, à droite.*)

SCENE IV.

ROBERTE, seule.

Il dit que les idées lui viennent en marchant... Pauvre garçon, il paraît qu'il n'se promène pas souvent; et pourtant on n'peut pas dire qu'il soit bête, dà... non... quand il est de bonne humeur, il a d'l'esprit, sans s'en douter.

SCENE V.

JEANNE, puis LA MÈRE REMY.

MÈRE RÉMY, en dehors.
Roberte ! Roberte !

ROBERTE.
J'suis là, nourrice.
MÈRE RÉMY, entrant par le fond à droite. *
Sais-tu c'qui ramène nos gens à la ferme ?

* Roberte, mère Remy

ROBERTE.

Vous voulez dire qu'ils partent aux champs.

MÈRE RÉMY.

J'te dis qu'ils reviennent, regarde plutôt.

ROBERTE, *allant regarder à la fenêtre.**

C'est, ma foi, vrai. Qu'est-ce que ça veut dire?

MÈRE RÉMY.

C'est justement ce que je te demande.

ROBERTE, *revenant en scène.*

J'y comprends rien, moi.

MÈRE RÉMY.

Faut qu'il leur soit arrivé queuqu'chose.

ROBERTE.

Attendez... j'vas voir quelle mouche les pique!

(Elle va pour remonter et rencontre Lamarmotte, qui entre en courant par le fond à gauche.)

SCENE VI.

LES MÈMES, LAMARMOTTE.

LAMARMOTTE.**

Ah! mam'zelle Roberte!... ah! mère Rémy, en v'là-t-y un événement!... Si vous saviez?

ROBERTE.

Quoi donc?

MÈRE RÉMY.

Qu'est-ce qu'il y a?

LAMARMOTTE.

Y a que le compère du feu roi est là-bas.

MÈRE RÉMY.

Messire Gauthier?

ROBERTE.

L'ami d'ma marraine Jeanneton?

LAMARMOTTE.

Oui, c'tilà qu'le roi avait emmené avec lui à Paris.

MÈRE RÉMY.

Il est de retour!

LAMARMOTTE.

Et il apporte d'fameuses nouvelles! Il a donné rendez-vous ici à tous les ministres, pour leur lire l'testament du roi, qui reconnaît pour sa fille... devinez qui?

MÈRE RÉMY.

Comment veux-tu que je le sache?

LAMARMOTTE.

Mam'selle Roberte!

ROBERTE.

Heim!!!

MÈRE RÉMY.

Roberte!

ROBERTE.

Est-il bête, ce Lamarmotte!

LAMARMOTTE.

J'ai entendu d'mes deux oreilles... Oui, vous êtes la fille d'vot'père... l'feu roi Robert.

MÈRE RÉMY.
Il se pourrait!

LAMARMOTTE.

Sa fille... d'la main gauche!

ROBERTE.

Allons donc! comment ça se peut-il?

LAMARMOTTE.

J'l'ai entendu.. je n'ai pas compris.. mais j'l'ai entendu.

ROBERTE.

Il m'fait battre le cœur, lui!

MÈRE RÉMY.

La fille du roi Robert!...

LAMARMOTTE.

D'où lui vient son nom de Roberte!... Robert.... Roberte!

CRIS, *en dehors.*

Vive Roberte!

LAMARMOTTE.

T'nez! t'nez! écoutez!...

SCENE VII.

LES MÈMES, JEANNE.

JEANNE, *accourant du fond, à droite.*

Oui, oui, vive Roberte!

ROBERTE, *allant à elle.**

Ah! mon Dieu! on crie: vive moi!

JEANNE.

Et à plein gosier encore!.. Vive Roberte!

MÈRE RÉMY, *à Roberte*

Chère enfant, quel bonheur!

ROBERTE, *montrant Lamarmotte.*

C'est donc vrai c' qu'il m'a dit, c' t'imbécille!

JEANNE.

Es-tu heureuse de devenir riche, d'être une grande dame! Tu vas aller demeurer dans une grande maison! et peut-être même à la cour!...

ROBERTE, *passant près de la mère Rémy.***

Quitter ma nourrice!... tous les amis du village qui m'aiment et que j'aime! oh! ça, jamais!

JEANNE.

Eh bien! tu les emmèneras tous.. tu leur feras donner des places!..

MÈRE RÉMY.

Mais, Jeanne...

JEANNE.

Ma tante, l'hasard nous sert, faut en profiter. *(A Roberte)* C'est dit, c'est convenu. Quant à moi, tu m'emmènes, tu m'fais épouser un seigneur, tu m'donnes de riches toilettes!..ROBERTE, *montrant sa robe de paysanne.*

Des toilettes! Mais regarde-moi donc....

JEANNE.

Sois tranquille... tu n'en manqueras pas... on t'en apporte plein une grande caisse... Tiens, tiens! voilà tout le monde qui arrive! *(Elle remonte.)*

* Mère Rémy, Roberte.

** Mère Rémy, Lamarmotte, Roberte.

* Mère Rémy, Jeanne, Roberte, Lamarmotte. 4

** Mère Rémy, Roberte, Jeanne, Lamarmotte

SCÈNE VIII.

LES MEMES, PAYSANS et PAYSANNES. puis GAUTHIER, DEUX DAMES D'ATOURS, DEUX GARDÉS.

(Les paysans et paysannes entrent de droite et de gauche. A l'entrée de tout le monde, Lamarmotte range de côté la table de droite.)

CHŒUR.

AIR : Fragment du Quadrille de Venise.

Ah ! pour nous quelle heureuse nouvelle !
La fortune se place bien par hasard ;
De c't argent, amis, bientôt par elle
Chacun de nous trouvera sa part.

(Gauthier entre par le fond, à gauche. Il est suivi de deux gardés, qui se placent au fond, où ils restent jusqu'à la dernière scène, de deux dames d'atours, qui viennent occuper la gauche au deuxième plan, et de deux paysans qui portent un coffre richement orné, et le placent à droite, au deuxième plan.)

GAUTHIER, au fond, aux paysans.*

Allons, faites diligence
Pour fêter c't événement :
Qu' charun d' vous, par sa présence,
Prouve son contentement.
Portez ce tapis de Perse ;
Enfants, montrez de l'ardeur....
J'oubliais.... trois tonns en perce...

(A part.)

Ça leur donnera du cœur !

CHŒUR.

Ah ! pour nous quelle heureuse nouvelle ! etc

(Pendant la reprise du chœur, les paysans ont planté au fond, au milieu de la cour, un mai orné de guirlandes.)

GAUTHIER, descendant et apercevant Roberte.

Oh ! salut, demoiselle Roberte.

ROBERTE, faisant la révérence.

Voilà servante, messire Gauthier.

GAUTHIER.

Ma servante ! par exemple !.. c'est moi qui suis votre serviteur, demoiselle Roberte.

ROBERTE.

Demoiselle, on m'appelle demoiselle, comme une vraie dame !.. moi !..

GAUTHIER.

Est-ce que cela vous chagrine ?

ROBERTE.

Oh ! non !

JEANNE.

J'en crois bien !

ROBERTE, à part.

Ça plaira à Babybas, puisqu'il est ambitieux.

GAUTHIER.

Mais, hâtez-vous de quitter ce trop modeste costume. Il faut que vous paraissiez devant le conseil des ministres dans tout l'éclat qui convient à votre rang.

ROBERTE.

Mon rang ! ah ça, quel rang ai-je donc ?

* Mère Remy, Gauthier, Roberte, Lamarmotte, Jeanne.

GAUTHIER.

Vous êtes reine !

ROBERTE ET TOUT LE MONDE.

Reine ! (Roberte chancelle et s'assied sur un fauteuil que lui avance Lamarmotte.)

GAUTHIER.

D'Yvetot ! rien que cela... (à tout le monde), puisqu'elle est l'héritière du roi !

ROBERTE, assise.

Oh ! pour le coup, je rêve, j'en suis sûre... Non, je nveux pas rester dans ce cauchemar-là.. Réveillez-moi.. Pincez-moi, que j'sache, oui ou non, si je dors.

LAMARMOTTE.

Voilà ! voilà ! (il la pince.)

ROBERTE.

Aïe ! (lui donnant un soufflet, et se levant.) Est-y bête !.. c'est qu'il m'a fait mal !

LAMARMOTTE.

J'l'ai pincée !.. Quel honneur ! (Il range le fauteuil, et passe à gauche.)

ROBERTE.

Mais, non, je n'dors pas, ça m'cuit.

GAUTHIER.

Vous rêvez si peu, reine, que voici vos dames d'atours prêtes à vous suivre dans vos appartements.

ROBERTE, faisant la révérence aux dames d'atours.*

Mes appartements !.. Je n'ai qu'une petite chambre avec un carreau de papier.

MÈRE RÉMY.

Oh ! maintenant, à toi la plus belle de la ferme !

JEANNE.

J'assisterai à ta toilette !

LAMARMOTTE.

Moi aussi ! (Gauthier passe près de lui pour lui imposer silence : tout confus, il remonte au deuxième plan.)

ROBERTE.**

Eh ben ! oui, habillez-moi tout de suite ! (à part) J'veux être belle pour Babybas !

MÈRE RÉMY, bas à Gauthier.

N'trouvez-vous pas qu'elle ressemble à sa marraine Jeanneton ?

GAUTHIER, bas.

On se ressemblerait à moins.

MÈRE RÉMY, bas.

Vraiment ? Eh ben ! je m'en doutais.

GAUTHIER, bas.

Chut !

UN LAQUAIS, entrant par la porte de droite.

L'appartement de sa majesté est prêt.

(Les deux paysans entrent à droite avec le coffre et ressortent presque aussitôt les mains vides.)

ROBERTE.

Sa majesté !.. je suis une majesté !.. Eh ben !

* Lamarmotte, mère Remy, Gauthier, Roberte, Jeanne.
** Gauthier, mère Remy, Roberte, Jeanne, Lamarmotte

puisque je suis reine, j'veux pendre la crémaillère de ma royauté (à tous les paysans). Ici, ce soir, du cidre et des crêpes à tous mes anciens amis, à ceux que ma couronne ne fera jamais oublier.

TOUS.

Vive la reine!

CHŒUR.

Ain: *Fragment du quadrille de Venise.*

Pour nous l' plaisir s'apprête :

A nous il vient s'offrir ;

Amis, à cette fête

Sachons tous le saisir.

ROBERTE.

Je veux ici qu' vot' gâté s' fasse entendre ;

Point de façon que rien n' soit ménagé!

Buvez , chantez : n' craignez pas d'en trop prendre....

L' bonheur grandit plus il est partagé.

Parlé. A la mère Rémy. Nourrice je te fais demoiselle.... d'honneur.

CHŒUR.

Pour nous l' plaisir s'apprête , etc.

(Les paysans, les paysannes, les laquais et Lamarmotte sortent par le fond à droite. Roberte, Jeanne, la mère Rémy et les dames d'atours sortent par la porte de droite.)

SCÈNE IX.

GAUTHIER, seul.

Allons, allons, nos braves paysans ont montré de l'enthousiasme. J'espère que les citadins ne se montreront pas moins fidèles à la mémoire du bon roi Robert, et que les intrigues des membres du grand conseil seront facieusement déjouées. Ah! pauvre Yvetot, j'arrive à temps pour te sauver des griffes de tous ces ambitieux.

SCÈNE X.

GAUTHIER, FRIDOLIN, PACOME, ETIENNE, HUBERT.

(Les quatre ministres entrent par le fond à gauche.)

FRIDOLIN*.

Je soutiens que c'est inouï dans les fastes du royaume.

PACOME.

C'est d'une audace!

ETIENNE.

D'une hardiesse!

HUBERT.

D'un sans façon!

GAUTHIER, ** *passant près de Fridolin.*
Messieurs les ministres n'ont pas l'air très contents.

FRIDOLIN.

Ah! c'est vous, monsieur l'ex-conseiller.

PACOME, ETIENNE et HUBERT.

Ah! c'est vous.

GAUTHIER.

Oui, messires.

* Hubert, Etienne, Fridolin, Pacome, Gauthier.

* Hubert, Etienne, Fridolin, Gauthier, Pacome.

FRIDOLIN, à ses collègues.

Laissez-moi lui parler (à Gauthier.) Sur votre invitation, nous avons bien voulu condescendre à nous réunir en ce lieu, puisque tel est, dites-vous, la dernière volonté de notre défunt sire.

PACOME, ETIENNE et HUBERT.

De notre défunt sire.

FRIDOLIN, à ses collègues.

Laissez-moi lui parler.

GAUTHIER.

C'est donc à lui que vous obéissez et non à moi.

FRIDOLIN.

Nous l'entendons bien ainsi. Mais vous, maître Gauthier, en vertu de quel droit vous êtes-vous permis de proclamer une reine sans l'assentiment du conseil.

GAUTHIER.

C'est ce que le testament de mon honoré seigneur vous apprendra.

FRIDOLIN.

Le testament peut disposer des biens privés, mais, quant à la couronne, je vous rappellerai qu'elle a toujours été transmise de mâle en mâle, et que la loi Salique en exclut les femmes.

PACOME, ETIENNE et HUBERT.

Il a raison... il a raison.

FRIDOLIN.

Et dans quel moment encore, vient-on nous proposer de laisser tomber le sceptre en quenouille? Quand notre éternel ennemi, le puissant sire de Criquebœuf, recrute partout des auxiliaires, pour mettre son armée sur un pied de guerre inouï jusqu'à ce jour.

GAUTHIER

Qui vous a dit cela, bon Dieu ?

FRIDOLIN.

Nos émissaires ont déjà signalé plus de cinquante hommes massés sur la frontière du Ponant.

PACOME, ETIENNE et HUBERT

C'est vrai, c'est vrai !

GAUTHIER

Je sais bien que le sire de Criquebœuf est d'humeur batailleuse et brouillonne... mais de son vivant, notre bon maître ne l'a-t-il donc pas su contenir par la seule force de sa prudence et de sa justice ? Eh bien ! imitons-le... pas de guerre! gardons à nos filles des maris en bon état, bien complets, comme il en faut aux Cauchoises! c'était l'avis de notre bon sire.

AIR : *Quand un tendron vient en ces lieux.*

Cet excellent roi d'Yvetot,
Dont vous savez l'histoire,
Se levait tard, se couchait tôt,
Dormait fort bien sans gloire ;
Aussi ne levait-il de ban
Que pour tirer quatre fois l'an
Au blanc!

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Quel bon petit roi c'était-là!

là! là!

Vivez heureux, comme lui, obéissez à sa fille comme à lui; et Yvetot vous bénira comme lui.

PACOME, ETIENNE et HUBERT.

Il n'a pas tort... il n'a pas tort!

FRIDOLIN

Il n'a pas tort!.. il n'a pas tort!.. et tout-à-l'heure, vous me disiez à moi: il a raison, il a raison, il a raison!.. Ah ça! vieilles girouettes, vous êtes donc comme les cloches de la paroisse, à qui l'on fait dire ce que l'on veut, enterrement ou baptême!

PACOME, ETIENNE et HUBERT.

Au fait, c'est vrai!.. c'est vrai!

FRIDOLIN.

Faites donc quelque chose de grand avec des ministres de cette force-là!

PACOME

Vous dites?

FRIDOLIN.

Je dis qu'en de si graves conjonctures, une femme est insuffisante; que ce qu'il faut mettre à la tête du royaume, c'est une forte tête!

GAUTHIER.

La vôtre sans doute?

FRIDOLIN.

Pourquoi pas? (*Gauthier remonte en haussant les épaules et s'arrête au milieu du théâtre.*)

PACOME, à Fridolin.*

Dites-donc, dites-donc, messire Fridolin, il me semble que vous trichez.

FRIDOLIN.

Je triche?

PACOME.

Il est convenu que nous garderons le pouvoir à nous quatre... mais si vous voulez l'escamoter, nous nous y opposerons, car enfin... moi aussi, j'ai des droits.

ÉTIENNE.

Et moi donc!

HUBERT.

Eh bien! et moi?..

FRIDOLIN.

Permettez...

GAUTHIER, redescendant.

Voyez-vous?... il veut tromper ses collègues!

PACOME, ÉTIENNE et HUBERT.

C'est vrai.

FRIDOLIN.

Mais non.

GAUTHIER, à Fridolin.

Vous êtes ingrat envers vos amis, comme envers votre ancien maître, dont vous repoussez la fille, quand il s'est montré si bon, lui, pour votre fils, qu'il a toujours aidé et protégé.

FRIDOLIN.

Mon Dieu! je vénère sa mémoire, mais la raison d'état me guide. Ah! si sa fille était un fils... Pourquoi n'a-t-il pas de fils?..

* Hubert, Etienne. Gauthier. Fridolin, Pacôme.

PACOME, haussant les épaules.

Il en a peut-être plus que vous, des fils.

FRIDOLIN.

On ne lui en connaît pas.

GAUTHIER.

Non, que je sache.

PACOME.

Laissez-donc, c'était un gaillard dans son temps... et, si l'on en croit la chronique, il se pourrait que dans plus d'une famille (*riant*), eh! eh! eh!

FRIDOLIN, ETIENNE et HUBERT, *riant*.

Eh! eh! eh!

FRIDOLIN.

Oui!.. oui!.. vous avez raison, Pacôme. (*à part*) Je m'empare de son idée. (*haut.*) Ce que vous avez dit, je le tenais secret; mais le bonheur de mon pays l'emporte... je parlerai, quoi qu'il m'en coûte.

GAUTHIER.

Bon! voilà une autre chanson! (*Il remonte et redescend presque aussitôt à l'extrême gauche.*)

FRIDOLIN, à Pacôme.

Je sais à quoi vous avez fait allusion... Ah! Pacôme, sous le voile de la plaisanterie, vous avez dévoilé un bien fatal secret.

TOUS.

Comment?

FRIDOLIN.

Il est trop vrai, mes chers collègues, la femme de l'un de nous, séduite par les charmes du roi Robert, a jadis...

PACÔME.

Chancelier, je vous rappelle à la pudeur!

FRIDOLIN.

Permettez...

GAUTHIER.

C'est une infamie de se rendre l'écho de pareilles menteries.

FRIDOLIN.

Mais...

PACÔME.

Accuser ma femme!

FRIDOLIN.

Aussi, n'est-ce pas de vous qu'il s'agit.

ÉTIENNE.

C'est donc de moi?

FRIDOLIN.

Du tout.

HUBERT.

Ou de moi?

FRIDOLIN.

Pas le moins du monde.

GAUTHIER.

Nommez! nommez donc, si vous l'osez, l'épouse coupable!

FRIDOLIN.

Coupable, oui!... et pourtant, non!.. puisque sa faute doit sauver l'état.

* Gauthier, Hubert, Etienne, Fridolin, Pacôme.

TOUS.

Comment ?

FRIDOLIN.

C'est cette faute, ou plutôt ce fils, qu'il faut mettre sur le trône d'Yvetot !

PACÔME.

A défaut d'enfant légitime ?

GAUTHIER, avec indignation.*

Oh ! (Il remonte et va s'appuyer sur le buffet.)

* PACÔME, redevenant calme.

Eh ! mais, je me rappelle que ma femme le trouvait fort à son gré, ce bon roi !

FRIDOLIN.

Je vous dis qu'il ne s'agit pas de vous.

PACÔME.

Pardon, il venait souvent à la maison en mon absence.

ETIENNE.

Chez moi aussi !

HUBERT.

Et chez moi donc !

FRIDOLIN.

Et chez nous ! il ne venait donc pas chez nous ! J'aime beaucoup cette prétention ? Il ne venait donc pas faire un petit tour à la maison ? La notoriété publique est pour moi ! (Remontant près de Gauthier). Et tenez, voilà messire Gauthier, ce bon ami Gauthier, qui vous a rappelé tout à l'heure l'intérêt particulier qu'il portait au fils de ma femme !

GAUTHIER, redescendant.

Mais vous savez bien que tout cela est faux, archi-faux.

FRIDOLIN.

C'est vrai, archi-vrai... lisez l'histoire.

Air précédent.

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père,
Et mon fils doit être le sien.

PACÔME

Non, c'est le mien !

ÉTIENNE.

Le mien !

HUBERT :

Le mien !

FRIDOLIN.

Le mien !

ENSEMBLE (excepté Gauthier.)

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
là ! là !

GAUTHIER.

Eh bien ! c'est du genti ! Mais vous n'avez donc rien là ? Calomnier vos femmes ! la vertu même !

TOUS, d'un air de doute.

Eh ! eh !

GAUTHIER.

Vous devriez mourir de honte ! Oser vous coiffer vous-mêmes de ce vilain chapeau !

* Hubert, Etienne, Gauthier, Fridolin, Pacôme.

FRIDOLIN.

Il n'y a pas de vilain chapeau, quand il s'agit d'une couronne !

CRIS, au dehors.

Vive la reine !

FRIDOLIN.

Qu'est ce que cela ?

GAUTHIER, allant ouvrir la fenêtre à droite, dont Pacôme s'approche aussi.*

C'est le peuple d'Yvetot qui vient saluer la reine (A la fenêtre.) Oui, mes amis, vive la reine ! et à bas les ministres !

CRIS, en dehors.

A bas les ministres !

GAUTHIER, passant entre Pacôme et Fridolin.**

Vous voyez, ils ne se font pas prier.

PACÔME, qui est redescendu.

Ils ne nous aiment donc pas.

FRIDOLIN.

Peuple ingrat !... après tout ce que nous avons fait pour lui !... je vais leur parler !

TOUS LES MINISTRES.

N'y allez pas, Fridolin, n'y allez pas ! (Gauthier gagne la gauche en riant.)

FRIDOLIN.***

Laissez-moi donc, poules mouillées !... vous ignorez ce que peut la force d'âme sur les masses ! vous allez voir... (allant à la fenêtre.) ****
Peuple !... (rumeurs. Se retournant vers ses collègues.) Entendez-vous le contentement général, sitôt que je parle... (à la fenêtre.) Peuple.... (Une pomme lancée du dehors vient le frapper à l'œil ; il se recule précipitamment.)

PACÔME.*****

Méfiez-vous des pommes crues !

FRIDOLIN, se frottant l'œil, à part.

Je crois qu'il est temps de changer d'opinion !... (haut) Vive la reine !

* GAUTHIER, passant près de Fridolin.

Ah ! enfin, vous vous décidez.

FRIDOLIN.

Malgré nos discours, ce cri restait toujours au plus profond de mon cœur.

GAUTHIER.

Oui, tout au fond... C'est pour ça qu'il a été si longtemps à sortir.

FRIDOLIN.

Et, puisque vous m'assurez que le sceptre n'est pas trop lourd pour la main... pour la jolie petite main de Roberte...

GAUTHIER.

Assurément... et, d'ailleurs, s'il lui faut un aide...

FRIDOLIN.

Je suis là.

* Hubert, Etienne, Fridolin, Pacôme, Gauthier.

** Hubert, Etienne, Fridolin, Gauthier, Pacôme.

*** Gauthier, Hubert, Etienne, Fridolin, Pacôme.

**** Gauthier, Hubert, Etienne, Pacôme, Fridolin.

***** Gauthier, Hubert, Etienne, Fridolin, Pacôme.

***** Hubert, Etienne, Gauthier, Fridolin, Pacôme.

GAUTHIER.

Non pas vous, mais un jeune et brave mari.

FRIGOLIN.

Vous avez raison, elle se mariera un jour.

PACÔME.

C'est probable,

GAUTHIER.

C'est certain.

FRIDOLIN, à part.

Je lancerai mon fils. (*Haut.*) Cette dernière considération enlève tous mes scrupules. Lisons au peuple le testament du bon roi. (*A Gauthier*) Où est-il ?

GAUTHIER.

A Yvetot, dans le bahut royal. Je vais donner des ordres pour qu'on l'apporte à la ferme, où il doit être lu en présence du conseil et du peuple assemblé, ainsi que me l'a ordonné notre honoré maître.

FRIDOLIN.

Qu'on le mette dans un coffre d'or, et qu'il soit apporté sur le dos de l'âne royal vêtu de ses plus riches ornements. (*Gauthier sort par le fond à gauche.*) * Mes chers collègues, courez tous à Yvetot, donnez des ordres, et que la fête soit splendide !.. allez !.. (*Ils vont pour sortir.*) Où !.. (*Ils redescendent.*) Et surtout des lampions !.. des lampions !.. Vous en trouverez à mon magasin d'épicerie de la rue St-Vandrille !.. De l'enthousiasme, messieurs, de l'enthousiasme !

ENSEMBLE

Air du *Sant pétilleux.*

Sans tarder { allez } de ce pas.
 { allez }
 { allo s }

Apprêter tout dans notre ville,
Et que chacun, en homme habile,
Ordonne et plaise et repasse.

(*Pacôme, Etienne et Hubert sortent par le fond à gauche.*)

SCÈNE XI.

FRIDOLIN, seul, à la cantonnade.

Allez, allez vous occuper de la fête, messieurs !.. (*Redescendant.*) Moi, pendant ce temps, je vais m'occuper de mes petits intérêts. La Reine est un enfant qui ne connaît rien aux affaires. Tout mon talent consistera à lui dicter mes volontés, en lui laissant croire que je ne fais qu'obéir aux siennes. Une fois ce premier pas fait, j'organise la cour comme je l'entends... Excepté mon fils, tout célibataire âgé de moins de 60 ans en est exclu... Mon fils est blond, il a 22 ans... (*On entend la voix de Roberte en dehors.*) Mais je ne me trompe pas, c'est-elle... c'est la reine ! prenons un de mes plus gracieux sourires.

SCÈNE XII.

FRIDOLIN, (*Roberte, en costume royal*) ; elle a une robe dont la queue est fort longue.

* Hubert, Etienne, Fridolin, Pacôme.

ROBERTE, entrant par la porte de droite, à la cantonnade.

Merci, merci, mes dames d'atours ; j'en ai assez... (*passant à gauche*) Pus souvent que j'trainerai un cotillon qui a une queue si longue !.. Sautez-donc, courez donc avec ça !

FRIDOLIN * s'approchant et saluant.

Grande reine !..

ROBERTE, se retournant.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

FRIDOLIN.

Un de vos ministres.

ROBERTE.

Ah !.. bonjour, mon ministre.

FRIDOLIN.

Grande reine... pourquoi vou'ez-vous sauter ?

ROBERTE.

Pour m'amuser donc !

FRIDOLIN

En principe, puisque vous êtes reine, vous pouvez faire tout ce que voulez.

ROBERTE, passant à droite. **

J'commence donc par faire couper la queue d'ma robe. J'vous demande s'il y a du bon sens d'perdre d'étoffe comme çà ! Et comme ce sera commode pour aller promener dans les bois !

FRIDOLIN.

Cela ne vous gênera en rien, car l'étiquette vous défend positivement de sortir sans me prévenir à l'avance, et j'aurai soin de vous faire escorter par mon fils, pour lequel je sollicite la charge de porte-queue.

ROBERTE.

Qu'est-ce que vous me dites-là ?

FRIDOLIN.

Il est blond, il a vingt-deux ans.

ROBERTE.

Il faudra que j'vous prévienne toutes les fois que j'voudrai aller m'promener ? V'là qui est amusant d'avoir toujours quelqu'un qui vous marche sur les talons !

FRIDOLIN.

Tous les matins, vos ministres et mon fils, qui est blond, et qui a vingt-deux ans, auront l'honneur d'assister à votre lever.

ROBERTE.

En v'là du gentil !.. Comment, quand une reine se lève, il faut...

FRIDOLIN

L'étiquette l'exige. C'est alors que nous vous soumettrons les diverses demandes. Nous déciderons entre nous celles que vous devrez accueillir et celles que vous devrez repousser.

ROBERTE.

Dites-donc.. plus vous m'dites d'choses, moins j'vous comprends. Vous avez commencé par me dire que je pouvais faire tout c'que j'voulais.

* Roberte, Fridolin.

** Fridolin, Roberte.

Certainement.

ROBERTE.

C'est que d'après votre calcul, mon vieux, c'est vous qui êtes la reine, et moi....

FRIDOLIN.

C'est l'étiquette seule...

ROBERTE, *passant à gauche.**

J'm'en fiche pas mal de voir l'étiquette!... Et si vous croyez que j'suis reine pour n' pas faire c'qui m'plait, vous vous trompez un tantinet. D'abord et d'une : j'veux ni lever sans qu'vous soyez-là, ni vous, ni vot' fils

FRIDOLIN.

Blond, vingt-deux ans.

ROBERTE.

J'entends sortir seule quand ça m'plaira, aller ou bon m'semblera, faire le bien qui me conviendra... Et, pour commencer, sans vous en demander la permission, je donne aujourd'hui trois livres à la Rousse.

FRIDOLIN.

Mais...

ROBERTE.

Je donne cinq livres à not' vieux ménétrier... J'veux pas que c'lui qui a fait danser tout l'vilage soit malheureux à c'tte heure qu'il est vieux

FRIDOLIN.

J'aurai cependant la force de vous faire observer qu'il n'y a pas le sou dans le trésor public.

ROBERTE.

J'vous répondrai qu'vous êtes ministre, et qu'il faut avoir la force d'en trouver... ou sans ça je m'adresserai à un autre.

FRIDOLIN.

Eh bien! non... pour vous servir, je ne crains pas de trahir l'intérêt de mes collègues. Dans les calamités publiques, les fonctionnaires doivent être les premiers à délier les cordons de leurs bourses. Mettez un impôt sur chacun d'eux.

ROBERTE, *sautant.*

Tiens, c'est une idée!

FRIDOLIN.

Que le ministre de la guerre soit taxé à deux mille écus.

ROBERTE.

A la bonne heure!

FRIDOLIN.

Le ministre des affaires étrangères à trois mille! total : cinq mille écus!

ROBERTE.

V'là au moins d'argent qu'on ne se reprochera pas de prendre.

FRIDOLIN.

Nous avons encore l'avocat-général au parlement... celui-là, si nous le flanquions à quinze-cents écus?...

ROBERTE.

Oui, c'est ça... Eh ben! et vous?...

* Roberite, Fridolin.

FRIDOLIN.

Plait-il, grande reine?

ROBERTE.

Est-ce que vous n'allez pas aussi vous flanquer quelque chose?

FRIDOLIN.

Oh! moi, grande-reine, ma modestie m'empêche...

ROBERTE.

Voyons, pour la peine qu'vous m'avez donné un bon conseil, je n' vous demande que quatre mille écus!

FRIDOLIN.

Quatre mille!

ROBERTE.

J'espère qu'vous devez être content!.. j'vous traite en ami!

FRIDOLIN.

Pourtant...

ROBERTE, *passant à droite.**

Il n'y a pas de pourtant!

FRIDOLIN.

Mais...

ROBERTE, *se retournant vers lui.*

Ni de mais non plus.. Ah ça, vous m'paraissez un peu têtù, vous!.. Mais, voyez-vous, vieux, quand j'ai mis quelque chose dans ma tête, faut que ça soye... réglez-vous là-dessus.

FRIDOLIN.

On pourrait peut-être...

ROBERTE.

J'ai par'é!.. vous m'avez entendu... obéissez! (*Elle passe à gauche.*)

FRIDOLIN.

J'y vais, j'y vais. (*A part.*) Oh! si mes vues sur elle et sur mon fils ne me faisaient pas un devoir d'obéir!...

ROBERTE.

Eh bien!

Air : de la jolie Fille de Gand..

A mon désir toujours fidèle,

Courez tout apprêter,

Et je verrai sur votre zèle

Si j'puis encor compter.

FRIDOLIN, *à part.*

Oui, pour mou fils sachons nous taire :

S'il vient au ministère,

Mon argent rentrera bien mieux

En travaillant à deux.

ROBERTE.

(*Parlé.*) Eh bien! nous ne sommes pas encore parti?

FRIDOLIN

(*Parlé.*) Je pars! je pars!

ENSEMBLE.

ROBERTE.

A mon désir toujours fidèle, etc.

FRIDOLIN.

A vot' désir toujours fidèle,

Je sois tout apprêter;

* Fridolin, Roberite.

Et vous verrez que sur mon zèle
On peut toujours compter.

(Fridolin sort par le fond, à gauche.)

SCÈNE XIII.

ROBERTE. seule.

Il semblerait, parole d'honneur, que j' suis une petite fille que l'on doit m'ner à la lisière. J' n'entends pas ça... Il n' faut qu'un maître dans une maison... Quand il y en a plusieurs, la maison n'est plus qu'une baraque... et merci Dieu ! je n' veux pas qu' mon gouvernement soit une baraque ! Heureusement que le compère Gauthier m'a prvenue, et j'vas les mettre au pas tout de suite.

SCÈNE XIV.

ROBERTE, BABYLAS.

BABYLAS, paraissant au fond, à droite, à un des gardes qui veut l'empêcher de passer. Laissez-moi donc passer, militaire.

ROBERTE, à part.

Oh ! mon Dieu ! cette voix !

BABYLAS, au fond.

Je vous dis que je suis ami d' la reine !

ROBERTE, à part.

C'est Babylas (haut et courant au fond). Laissez... laissez-le donc passer, là-bas... je l' connais...

BABYLAS.

Ah ! vous voyez bien... (il entre.)

ROBERTE.

Eh, arrive donc Babylas, arrive donc ! (Elle le prend par les deux mains et fait deux tours avec lui en sautant.)

BABYLAS.

Comment ! c'est donc vrai c' qu'on m'a dit ? C'est toi... c'est vous qui êtes la reine !

ROBERTE.

Tu vois bien.

BABYLAS.

Mais oui ; votre couronne, ta belle robe et cette longue queue ! (Il passe à gauche, par derrière elle, tout en l'admirant.)

ROBERTE. **

Oh ! n' m'en parle pas d' ma queue ! elle m' gêne furieusement !

BABYLAS.

C'est égal, c'est beau ! On voit tout d' suite que vous n'avez pas besoin d'économiser, qu' t'es riche !

ROBERTE.

Ah ! pour ça, oui... C'est comme il faut ; ça donne un air imposant. Est ce que j' t'impose, hein ?

BABYLAS.

Non... et pourtant si... Tout en marchant, il m'était venu une idée...

* Roberite, Babylas.

** Babylas, Roberite.

ROBERTE.

Laquelle ?

BABYLAS.

Eh bien ! depuis qu'tu es reine, je n'ose plus te la dire.

ROBERTE. *

Tu vois bien que ma couronne t'intimide... mais faut prendre du courage... ça te viendra, n'est-ce pas, et tu me diras tout c'que tu penses ?

BABYLAS.

Oui, j'tâcherai ; mais laissez-moi te regarder... (Tournant autour d'elle.) Que vous êtes belle et brave comme ça !

ROBERTE.

Ah ! ça, dis donc, t'as dû être bien surpris en apprenant tout ça, hein ?

BABYLAS.

J'crois bien ! j'en ai pas déjeuné, tant j'étais pressé de te revoir !.. Aussi j'meurs de faim !

ROBERTE.

Oh ! c'pauv' garçon ! c'est pour me revoir qu'il s'est privé de déjeuner ! mais je n'veux pas de ces imprudences-là !..

BABYLAS.

Oh ! qu'est-ce que ça fait ?

ROBERTE.

J'te dis que je ne l'veux pas ! J'suis reine ou je n'le suis pas ; j'veux que tu m'obéisses, qu'tu n'te fasses pas de mal !.. Tu vas déjeuner tout d'suite ! ah ! mais.. (Elle va ouvrir le buffet.)

BABYLAS.

Oh ! mon Dieu ! la moindre des choses.

ROBERTE, cherchant dans le buffet.

Allons, bou, il n'y a rien de prêt dans l'armoire.

BABYLAS.

Eh bien ! j'attendrai... va, ne te tourmente pas.

ROBERTE.

Ah ! voilà des grillades et des œufs... (Prenant dans le buffet un saladier, des œufs et une assiette pleine de lard, qu'elle porte sur la table à droite.) J'vas t'faire une omelette au lard... attise le feu.

BABYLAS. **

Quoi, j'mangerais une omelette royale !

ROBERTE.

Tiens, pourquoi pas ? (Elle va prendre un tablier de cuisine qui est pendu à côté du buffet, et repousse du pied la queue de sa robe). Va donc, va donc. (Elle met le tablier.)

BABYLAS, qui a décroché une poêle pendue dans la cheminée.

Où veux-tu donc que j'aïlle ?

ROBERTE.

J'cause avec ma queue.

BABYLAS.

Ça vous donnera trop de peine ; la moindre des choses suffit... allez.

ROBERTE.

Vas-tu pas faire la petite bouche à c'te heure,

* Roberite, Babylas.

** Babylas, Roberite.

(*Parlant à sa queue qu'elle repousse encore du pied*) Décidément j'la ferai couper.

BABYLAS.

Ma bouche?

ROBERTE.

Non, ma queue... J'peux pas faire un pas sans m'embarlificoter les jambes... Attends donc, attends donc! (*Elle retrousse la queue de sa robe et la fourre dans les cordons de son tablier.*)

BABYLAS.

Mon Dieu! madame la reine, que d'peine tout ça va te donner!

ROBERTE, cassant les œufs dans le saladier.

Tiens! pour un ami, c'est naturel!

BABYLAS.

Oh! des amis! vous allez en avoir de plus huppés que moi.

ROBERTE, venant sur le devant de la scène en battant les œufs.

Es tu bête!... Tu crois donc que j't'oublierai, qu'tu n'sras pas aussi huppé que les autres?

BABYLAS.

Moi? (*Il descend près de Roberte ayant à sa main l'égrugeoir et la poivrière.*)

ROBERTE.

Mais j'te donnerai toutes les dignités du royaume.

BABYLAS.

Oh! quel bonheur! (*lui donnant la poivrière.*) Mettez - y beaucoup d'poivre, s'il vous plaît. (*Roberte met du poivre dans les œufs, et rend la poivrière à Babylas, qui va la reporter ainsi que l'égrugeoir, sur le buffet*)

ROBERTE.

D'abord, j'te fais mon porte-queue.

BABYLAS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ROBERTE.

T'auras l'droit de m'suivre partout.

BABYLAS.

Oh! tant mieux! Donne-moi le lard. (*Il va reprendre la poêle et s'assied sur une chaise devant la cheminée.*)

ROBERTE.

Voilà, voilà (*elle pose son saladier sur la table à droite, y prend l'assiette au lard avec une fourchette, et vient près de Babylas.*) T'es ambitieux?... Eh ben! j'te ferai mon premier ministre... mon premier général!... mon premier tout, quoi!... (*Elle met le lard dans la poêle sur laquelle elle se penche.*)

BABYLAS.

Prenez garde!... ta couronne va tomber dans la friture.

ROBERTE.

Y a pas d' danger. (*Babylas met la poêle sur le feu*) Que'qu'tu fais? Tu poses la poêle sur l'bois... ça va sentir le fumée...

BABYLAS,

Y a pas d'trois pieds! faudrait un trois pieds.

ROBERTE.

Attends... y en a un là... j'vas te l'chercher. (*Elle sort par la porte à droite.*)

BABYLAS qui tient la poêle.

Et puis, c'feu-là n'est pas assez clair. (*Criant.*) Dites donc, mame la reine, apporte un peu d'fagot,

ROBERTE, en dehors.

Oui, oui... sois tranquille.

SCÈNE XV

BABYLAS, seul.

A-t-elle bon cœur... Est-elle serviable et généreuse!.. En a-t-elle mis de c'lard!... Qué malheur qu'elle soit reine!... Là v'là la femme qu'il m'fallait!

SCÈNE XVI.

BABYLAS, FRIDOLIN, puis ROBERTE.

FRIDOLIN, un grand portefeuille sous le bras, entrant par le fond à gauche, et parlant à la cantonnade.

FRIDOLIN. *

C'est bien, Pacôme, je vais prendre les ordres de la reine. (*Entrant.*) Oh! que ça sent bon ici!.. oh! que ça sent!.. (*voyant Babylas*) Qu'est-qu'il fait donc, celui-là?... Qu'est-ce que tu fais là, manant?..

BABYLAS, se retournant.

Tiens, c'est un ministre!

FRIDOLIN.

Dieu me pardonne! il fait des grillades chez la reine!.. dans la salle du conseil!.. Veux-tu bien t'en aller, drôle. (*Il le pousse.*)

BABYLAS, se levant et passant à droite, sa poêle à la main. **

Eh ben! qu'est-ce qu'il lui prend?

FRIDOLIN.

Veux-tu t'en aller?

BABYLAS.

Laissez-moi donc, vous allez me faire manquer mon omelette.

FRIDOLIN,

Et qui t'a permis d'établir ici ton ignoble cuisine? hein! (*à part.*) Que ça sent bon!

BABYLAS.

Est-ce que vous êtes le maître de la ferme, vous?... Est-ce que vous avez droit de commander ici, vous?

FRIDOLIN.

Si j'ai le droit!.. il me demande cela, à moi, premier ministre! Et j'ai le droit de te faire chasser, emprisonner, bâtonner! (*Il le fait reculer.*)

BABYLAS passant à gauche.***

Bâtonner!

* Babylas, Fridolin.

** Fridolin, Babylas.

*** Babylas, Fridolin.

ROBERTE, *entrant par la porte à droite tenant à la main un trépiéd et de l'autre un petit sagot.*
Qu'est-ce qu'il y a donc ?

FRIDOLIN.

Mais j'ai le droit de te faire pendre.

ROBERTE, *passant vivement entre Babylas et Fridolin, et levant son trépiéd sur ce dernier.* **
Avisiez-vous-en !

FRIDOLIN, *à part.*

La reine !

ROBERTE.

N'aie pas peur, Babylas.

FRIDOLIN, *à part.*

Que vois-je ? elle cuisinait avec lui.

BABYLAS, *à Roberte.*

Il est méchant, ce vieux-là. (Il prend le sagot qu'il met dans le feu, et pose la poêle sur le trépiéd.)

FRIDOLIN.

Reine, j'ignorais que ce rustre fût là par vos ordres.

ROBERTE, *marchant sur lui.*

Ah ! ne le traitez donc pas comme ça.

FRIDOLIN.

Mais...

ROBERT, *même jeu.*

Mais... mais... C'est mon ami, entendez-vous ?

FRIDOLIN, *à part.* ***

Un favori déjà (haut ! Ah ! ce gentil cavalier est votre ami ?... Eh bien ! je m'en doutais... (Babylas est penché sur le feu, qu'il est occupé à souffler avec sa bouche). Cette tournure distinguée... cette physionomie heureuse... cet air spirituel... (A Babylas). Jeune homme... (Babylas se relève et se retourne vers lui), vous m'avez plu tout de suite,

ROBERTE.

Ah ! à la bonne heure. (Elle va à la cheminée.)

FRIDOLIN, *à Babylas.* ****

Dites donc, jeune homme, venez donc manger la soupe à la maison un de ces jours, hein ?

BABYLAS.

Comment donc ! la soupe... et tout ce que vous voudrez avec.

FRIDOLIN.

Eh bien ! c'est convenu... Ma femme sera enchantée de vous voir. Mais, pardon, jeune favori. (Il passe près de la reine). Reine !..

ROBERTE. *****

Hein !

FRIDOLIN,

Le conseil m'envoie....

ROBERTE, *lui mettant la poêle dans la main.*

Tenez un peu ça, vous.

FRIDOLIN.

Plait-il ?

* Babylas, Fridolin, Roberte.

** Babylas, Roberte, Fridolin.

*** Babylas, Fridolin, Roberte.

**** Roberte, Babylas, Fridolin.

***** Roberte, Fridolin, Babylas.

ROBERTE.

Tenez donc. (A Babylas, en passant près de lui). Nous allons mettre le couvert.

FRIDOLIN, *la poêle d'une main, son portefeuille de l'autre.*

Permettez... il me semble que la dignité de mon costume...

ROBERTE

Ah ! vous craignez les taches ? (Elle dénoue son tablier.)

FRIDOLIN.

A ma réputation... oui, reine..

ROBERTE.

Eh ben ! v'là mon tablier. (Elle le donne à Babylas, qui passe près de Fridolin.)

FRIDOLIN. **

Mais...

ROBERTE, *mettant sur la table de droite, que Babylas a avancée, une nappe qu'elle prend sur la tablette à côté.*

Ah ! vous n'êtes pas complaisant pour un ministre... J'vous changerai, c'est sûr...

FRIDOLIN.

Du moment qu'il s'agit de complaisance. (A part) Au fait, c'est un caprice de femme. (Babylas lui met le tablier, puis il va aider Roberte à mettre le couvert...)

ROBERTE, *apportant à Fridolin le saladier où sont les œufs.* ***

Tenez, vous mettez ça dans la poêle, et vous remuez avec la fourchette.

FRIDOLIN, *qui a remis la poêle sur le trépiéd.*

Oui, reine. (Il pose son portefeuille sur la table de gauche, prend le saladier, et met les œufs dans la poêle, et s'assied devant la cheminée.)

ROBERTE, *mettant le couvert.*

Et qu'est c'que vous veniez faire ici ?

FRIDOLIN.

Je venais présenter à la signature de votre majesté quelques nominations aux places vacantes.

ROBERTE.

Ah ! ah ! c'est vrai, j'ai des places à donner, d'autant plus que j'veux qu'on s'amuse à ma cour ; j'veux qu'on joue, qu'on danse surtout ; et comme les vieux ministres, ça n'danse pas assez, j'ai envie d'les faire tous sauter.

FRIDOLIN.

Sauter ! nous faire sauter !

ROBERTE.

Ça dépendra d'leur complaisance.

BABYLAS, *assis à la table qu'il a achevé de disposer.*

Là, il n'manque plus qu'du cidre.

ROBERTE.

Attends, j'vas en tirer du bon, de celui des

* Fridolin, Roberte, Babylas.

** Fridolin, Babylas, Roberte.

*** Fridolin, Roberte, Babylas.

dimanches. (Elle va au buffet, dans lequel elle prend un pot et un trousseau de clefs.)

BABYLAS.

Ah! mais, tu vas abîmer ta belle robe à la cave.

ROBERTE.

C'est vrai, ça va traîner sur les marches.. Ah! mais, non, puisque tu es mon porte-queue, ça te regarde... Babybas, à ton service. (Babybas se lève, et vient prendre la queue de Roberte.) * Chancelier, ne laissez pas brûler l'omelette. (Elle sort avec Babybas, par la porte de droite.)

SCÈNE XVII.

FRIDOLIN, seul, assis devant la cheminée, et tenant la poêle.

Ne craignez rien, grande reine, voilà que ça frigousse... Seulement son père m'invitait à les manger, les omelettes, il ne me les faisait pas faire! Ah! si mes collègues me voyaient dans cette situation.

UN GARDE, au fond, annonçant.

Le conseil!

FRIDOLIN.

Oh! sapristi! ils vont me voir!... me reconnaître!...

(Il prend sur la table, à gauche, un bonnet de coton, qu'il enfonce sur sa tête, se rassied et à l'air très occupé de son omelette.)

SCÈNE XVIII.

FRIDOLIN, PACOME, ETIENNE.**

PACOME, entrant avec Etienne par le fond à gauche.

Grande reine, nous venons dans l'intérêt... (levant les yeux). Où est donc la reine?... et le chancelier... (A Fridolin).. Mon brave homme, savez-vous?

FRIDOLIN.

Non, messieurs, non, je ne sais pas..

PACÔME.

Eh! mais, cette voix!

FRIDOLIN, se levant.

Vous vous trompez... ça n'est pas moi (Il passe au milieu, en tenant toujours la poêle.)

PACÔME et ETIENNE. ***

Fridolin!

PACÔME.

Que signifie? Vous faites donc la cuisine à présent, chancelier?

FRIDOLIN.

Non, voilà, messires... c'est une démonstration que je faisais tout à l'heure à sa majesté.

PACÔME.

Une démonstration?

FRIDOLIN.

Gouvernementale... qui lui prouvait comme

* Fridolin, Babybas, Roberte.

** Fridolin, Pacôme, Etienne.

*** Pacôme, Fridolin, Etienne.

quoi celui qui tient la queue de la poêle est souvent embarrassé.

PACÔME.

Oh! tout cela n'est pas clair, chancelier.

FRIDOLIN.

Eh bien! non, voici la chose: c'est un caprice de reine, de femme, et elle en a. Oh! mes chers collègues, nous sommes ruinés, si nous ne nous soutenons pas.

PACÔME et ETIENNE.

Ruinés?

FRIDOLIN.

La reine nous trouve.. vous trouve trop laids.

PACOME ET ETIENNE.

Trop laids!

FRIDOLIN.

Trop vieux!

PACOME ET ETIENNE.

Trop vieux!

FRIDOLIN.

Elle veut une cour brillante, des ministres aimables et beaux!

PACÔME.

Nous sommes perdus! Et pourquoi veut-elle des ministres aimables et beaux?

FRIDOLIN.

Pour danser?

PACÔME.

Hein?

FRIDOLIN.

Elle ne rêve que fêtes, jeux et danses! la danse surtout! il paraît qu'elle en rafale.

PACOME ET ETIENNE.

Ah! hah!

ROBERTE, en dehors.

Viens douc, Babybas.

FRIDOLIN.

Chut! la voilà (Il passe à la table, met l'omelette dans une assiette et pose la poêle dans un coin.)

SCÈNE XIX.

LES MEMES, ROBERTE, BABYLAS.*

ROBERTE, entrant avec Babybas par la porte de droite. — Elle tient le pot de cidre qu'elle donne à Babybas!

Prends ça. Babybas. (Babybas va mettre le pot sur la table, s'assied et se met à manger. ** Tiens, v'là mes ministres. (Pacôme et Etienne se mettent à danser). Eh ben! qu'est-ce qu'ils ont donc?

PACÔME.

Reine, (pour le bonheur de votre peuple, dans l'intérêt de votre gloire, nous venons déposer à vos augustes pieds... (Il danse.)

ROBERTE.

N'bougez donc pas, comme ça... (Regardant Etienne.) Eh ben! et lui aussi!

* Etienne, Pacôme, Roberte, Babybas, Fridolin.

** Etienne, Pacôme, Roberte, Fridolin, Babybas

FRIDOLIN, qui était en train de verser à boire à *Babylas, gardant le pot à la main.*

Ah! vils flatteurs, va! vils flatteurs!

ROBERTE, à *Fridolin.*

Chancelier, m'expliquez-vous...

FRIDOLIN.

Voilà ce que c'est, majesté.. il s'agit d'un projet de la plus haute importance... (*Il danse, et finit par une pause, en élevant son pot comme une corbeille de fleurs.*) Ah! bah! si nous dansions!. Dansons!. nous parlerons d'affaires après.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, GAUTHIER, MÈRE REMY, puis LAMARMOTTE.

GAUTHIER, entrant par le fond à gauche, avec la mère Remy.*

Danser, vous, messires! (*ils s'arrêtent tous. Fridolin pose le pot sur la table et se débarrasse vivement de son bonnet de coton et de son tablier*). Et d'où vient cette joie? Est-ce que la reine a déjà accepté?

ROBERTE.

Accepté? quoi donc?

MÈRE RÉMY.

Eh bien! le mariage. (*Babylas, à ce mot, se lève, et range la table.*)

ROBERTE.

Un mariage! Avez-vous tous perdu la tête?

GAUTHIER.

Comment! ils ne vous ont donc pas dit?

ROBERTE.

Mais, rien, rien?

GAUTHIER.

Voici ce que c'est, mon enfant. Le puissant sire de Criquebœuf, qui prétendait conquérir ce royaume par la force, renonce enlin à ses projets.

ROBERTE.

Et il fait bien d'y renoncer! Vive Dieu! je ne suis qu'une femme, mais je ne laisserai jamais humilier Yvetot!

GAUTHIER.

Il y renonce; mais à une condition....

ROBERTE.

Laquelle?

GAUTHIER.

C'est de réunir, par un bon mariage, sa seigneurie à votre couronne.

ROBERTE.

J'm'en fiche pas mal, de vot' couronne!... vous n'avez qu'à la reprendre... A c'prix-là, je n'y tiens pas!...

TOUS.

Oh! Reine!

ROBERTE.

Si j'prends un mari, j'le prendrai dans mon royaume.

* Etienne, Pacôme, mère Remy, Roberte, Gauthier, Fridolin.

TOUS.

Oh! impossible

ROBERTE.

Impossible.. Eh ben! alors, j'n'épouserai personne, et j'mourrai fille, comme mon père.

MÈRE RÉMY.

Mais, pourquoi refuser?

ROBERTE.

Pourquoi!.. pourquoi?.. Et si j'en aime un autre.

FRIDOLIN, en passant près de *Roberte.**

Un autre? mais votre nourrice nous a assuré que votre cœur était libre.

ROBERTE, à la mère Remy.

C'est-y ben vrai qu'tas dit ça?

MÈRE RÉMY.

J'm'en serais ben aperçu.

ROBERTE,

Eh ben! nourrice, au premier argent qu'j'aurai, j'te ferai cadeau d'une paire de lunettes.

MÈRE RÉMY.

Il se pourrait!

GAUTHIER.

Vous aimez quelqu'un?

ROBERTE.

Pourquoi pas?

FRIDOLIN.

Mais que dire au sire de Criquebœuf?

GAUTHIER.

Puisque le conseil est présent, formulons la réponse.

PACÔME.

Nous ne sommes pas au complet; Hubert est absent. (*On entend braire un âne.*)

FRIDOLIN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LAMARMOTTE, accourant par le fond, à droite.

V'là l'âne royal, v'là l'âne royal, qui vient d'Yvetot. (*A la cantonnade.*) Par ici, par ici.

ROBERTE, remontant.

Entrez, entrez.

SCÈNE XXI

LES MÊMES, JEANNE, PAYSANS ET PAYSANNES.

Deux gardes tiennent l'âne, qu'ils amènent sur le devant de la scène. Un paysan tient un coffre riche, un autre porte une bannière bleue, sur laquelle sont peints un bonnet de coton, un broc et un gobelet.

CHOEUR.

AIR :

Honneur! honneur! l'âne s'avance!
Amis, pour nous c'est un beau jour.
Chacun ici dans sa présence
Du bonheur voit le retour.

FRIDOLIN. **

Mais cette bête est déplacée dans le conseil.

* Etienne, Pacôme, Jeanne, mère Remy, Roberte Babylas, Fridolin, Gauthier, Lamarmotte.

** Etienne, Gauthier, Jeanne, mère Remy, Roberte, Fridolin, Babylas.

ROBERTE, *caressant l'âne.*

Oh! ne faites pas le fier avec lui... car il connaît mieux que vous la demeure des malheureux, j'en suis sûre.

AIR de *Garrick.*

Mon père visitait chaque maison,
On se cachait une souffrance ;
De lui même alors le grison
S'arrêtait avec complaisance,
Vous voyez bien que s'on mes vœux,
Pour déridier un front sinistre,
Pour faire tout le bien que je veux,
Et rendre la joie aux malheureux
Mon âne vaut bien un ministre !
Mon âne vaut mieux qu'un ministre.

TOUS.

Vive l'âne royal !

GAUTHIER, *qui a remonté et a pris le testament du roi dans le coffre que porte un paysan.* *

Reine, voici le testament de votre honoré père.

ROBERTE.

Le testament de mon père ? Lisez ! lisez !

GAUTHIER.

Et vous tous, écoutez (*lisant, musique à l'orchestre*) : « Devant Dieu et devant mon peuple, je reconnais pour ma fille Louise-Bienvenue Roberte, et je lui lègue tout mon bien. Quant à mon royaume d'Yvetot, je le remets à la main du roi de France, qui seul peut le protéger contre nos ambitieux voisins. J'espère que, par amour pour moi, mon bon petit peuple n'apportera aucun obstacle à mes desseins, et que ma fille ira faire, en grande pompe, renonciation à la couronne, entre les mains du curé de la paroisse, à qui je lègue mes trois couverts d'argent, en considération des messes qu'il voudra bien dire pour le repos de mon âme et le bonheur de mes sujets. » (*Il remet le testament dans le coffre, et passe à droite*)

Oh ! ben certainement qu' j'obéirai !... (*Au peuple*). Et vous aussi, n'est-ce pas ?

TOUS.

Oui ! oui !

ROBERTE, à *Babyllas.*

Eh ben ! mon pauvre Babyllas ?

BABYLAS, *passant à elle.* *

Oh ! moi, j'suis heureux, Roberte ?.. bien heureux !... car, à présent qu'tu n'es plus reine ; j'puis t'dire mon idée d'a'c'matin !

ROBERTE.

Laquelle ?

* Etienne, Pacôme, Jeanne, mère Remy, Gauthier, Roberte, Fridolina, Babyllas, Lamarmotte.

** Etienne, Pacôme, Jeanne, mère Remy, Roberte, Babyllas, Fridolina, Gauthier, Lamarmotte.

BABYLAS.

C'est qu'je n'veux pas d'autre femme que toi, que j'n'aime que toi.

ROBERTE.

Vraiment ?

BABYLAS.

Y consens-tu ?

ROBERTE.

Dam ! si Jeanne te refuse toujours !

JEANNE.

Moi ?... oh ! je le laisse bien libre.

MÈRE RÉMY.

Et elle a raison... car, pour épouser un brave garçon, faut être capable de faire son bonheur.

ROBERTE.

Ah ! ben ! si c'est la condition, j'crois qu'j'ai tout c'qu'il faut pour ça. Touche-là ; Babyllas.

BABYLAS.

Oh ! merci, Roberte, merci.

ROBERTE.

Et maintenant exécutons les ordres de mon père. (*Elle monte sur l'âne, Babyllas reste à côté d'elle, et lui donne la main. — Pendant le chœur suivant, cortège, à la tête duquel est Fridolin, qui joue du serpent.*)

CHOEUR

AIR : *Chœur final de Candiot.*

Partons aussitôt,
Pour rendre hommage au roi d'Yvetot !
Par nous ses avis
Seront tous suivis !
D' sa fille aujourd'hui
Tout l'pays s'ra l'appait !
J'l'aimons comm' lui.

ROBERTE, *au public.*

AIR : *T'en souviens-tu ?*

La gloir', je l' vois, vaut bien moins qu'on ne pense ;
J'en ai goûté, je n' la regrette pas ;
J'n'ait point de chagrin de perdre ma puissance,
J'ai du plaisir à r'trouver Babyllas,
Trop lourd d'ailleurs pour que ma main l'étreigne,
Avec plaisir mon sceptre je le rends ;
Heureuse encor, si court que soit mon règne,
Si je n'ai pas fait trop de mécontents,
Oh ! dites-moi tous ici que mon règne
N'a pas ce soir fait trop de mécontents !

CHOEUR.

AIR : *2^e partie du chœur final de Candiot.*

Oui d'Yvetot,
Aussitôt.
Sans chagrin,
Prenons le chemin,
A son désir
Il faut obéir !
Amis, à Yvetot.

Le cortège défile.

FIN